Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 22 (1889)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BULLETIN

THÉOLOGIE

F. TRECHSEL. — TABLEAUX D'HISTOIRE DE L'EGLISE PROTESTANTE [1].

L'idée de faire servir l'histoire de l'Eglise à l'édification de l'Eglise n'est pas nouvelle. On en a fait l'essai en divers temps, sous des formes variées, et avec plus ou moins de succès. Sans parler de certains ouvrages ayant pour but de mettre l'histoire générale du christianisme à la portée des simples fidèles ou des familles chrétiennes, nous avons vu paraître à plusieurs reprises des séries de *conférences* historiques d'un caractère plus ou moins oratoire, avec tendance apologétique ou polémique. Les *tableaux* que nous annonçons ne se font remarquer ni par une tendance de ce genre ni par la recherche de l'effet oratoire. A notre sens, ils n'en répondent que mieux à leur but à la fois instructif et édifiant.

Le doyen Trechsel, mort en 1885, a été de 1860 à 1876 un des trois pasteurs de la cathédrale de Berne. Très versé dans l'histoire de l'Eglise, surtout dans celle de l'Eglise protestante, il avait coutume de puiser à cette source la matière des *méditations* qu'il était appelé à faire, à tour de rôle, au service du dimanche soir pendant la saison d'hiver. Il prenait pour point de départ un texte biblique. Ce texte n'était pas pour lui un pur prétexte, ni une simple épi-

[1] *Bilder aus der Geschichte der protestantischen Kirche.* Abendandachten, gehalten im Münster zu Bern von Dr. theol. Friedrich Trechsel, gew. Pfarrer und Dekan. — Mit biographischer Skizze des Verfassers und kurzer Bibliographie herausgegeben von F. Studer-Trechsel, Bezirkshelfer in Bern. — Berne, Stämpfli, 1889, XXVIII et 349 pages.

graphe. Il était toujours choisi avec soin et à-propos, en tenant compte, le cas échéant, des fêtes que l'Eglise célèbre à cette époque de l'année. Ainsi la conférence sur la réforme en Angleterre, qui tombait sur le dimanche après Noël, avait pour texte Mat. II, 13-15 (la fuite en Egypte); celle sur Zinzendorf, l'un des dimanches de la Passion, était rattachée à 1 Cor. II; 1,2 (Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié). Le conférencier commençait par expliquer brièvement le passage ou la péricope d'après son sens historique et par en dégager l'idée religieuse, puis, par une transition simple et naturelle, arrivait au sujet historique destiné à lui servir d'illustration. Enfin, après avoir exposé son sujet, il terminait par une courte application appropriée à ses auditeurs, faisant appel, sans grands frais de rhétorique, à leur cœur et à leur conscience, de manière à les laisser sous l'impression, non seulement d'avoir passé une demi-heure intéressante, mais d'avoir été réellement édifiés sur le fondement des prophètes et des apôtres.

Dans le volume que nous avons sous les yeux, le gendre du défunt a réuni un choix de ces « méditations du soir, » datant la plupart des années 1863 à 1867. Elles sont au nombre de trente et se suivent dans un ordre où l'éditeur a cherché à combiner le principe chronologique avec celui de l'analogie des matières. Le siècle de la Réforme occupe une large place. En tête figurent les portraits de Berthold Haller, de Farel, de Calvin. Le XVIIe siècle est représenté par ses côtés lumineux. Les cinq derniers tableaux sont consacrés à divers épisodes de l'histoire des missions évangéliques depuis leurs premiers débuts au XVIIe siècle jusqu'à John Williams, l'apôtre des îles du Pacifique. Au reste, ces récits ne nous conduisent guère au delà du seuil de notre siècle. Les figures les plus récentes sont, avec le missionnaire qui vient d'être nommé, celles des « bons samaritains » W. Wilberforce et Elisabeth Fry († 1845).

En publiant ces *tableaux* historiques, M. Studer s'est acquis un titre à la reconnaissance d'un public bien plus étendu que celui des anciens auditeurs de feu le doyen Trechsel. Il est une classe de lecteurs, en particulier, qui pourra en retirer grand profit, moins encore sous le rapport du fond qu'au point de vue de la forme et de la méthode. On comprend que nous voulons parler des pasteurs, de ceux du moins qui sont désireux de varier la nourriture spirituelle qu'ils sont appelés à offrir à leurs troupeaux, et de sortir, dans leurs cultes du soir ou de semaine, de la routine des méditations bibliques plus ou moins méditées.

Les méditations historiques de Trechsel sont des modèles en leur genre. Ce sont bien, comme le dit M. Studer, les productions mûries d'un esprit qui savait unir une étude scientifique approfondie à une intime piété. C'est parce qu'il possédait à fond sa matière, et qu'il la possédait non seulement en savant, mais en croyant, que l'auteur a su, d'une part, condenser chaque tableau dans le cadre restreint de dix à douze pages, choisir ce qu'il y a d'essentiel et de caractéristique dans chaque sujet, rendre justice à ses héros sans taire ce qu'il peut y avoir eu en eux de répréhensible ; et de l'autre, tirer de ces épisodes historiques des leçons conformes aux enseignements de la révélation chrétienne, aux éternelles lois du règne de Dieu. Chemin faisant, il lui arrive d'établir des parallèles frappants entre le passé et le présent, et donner des directions, empreintes d'autant de fermeté que de largeur, sur la manière de se conduire à l'égard de telle ou telle aberration du sentiment religieux (par exemple à propos des Anabaptistes et de la Société des Amis).

A l'usage de ceux qui voudraient étudier plus à fond l'un ou l'autre des sujets traités et se mettre au courant des travaux publiés depuis l'époque où le Dr Trechsel composait ses récits, l'éditeur a eu soin d'ajouter un appendice bibliographique qui, sans être complet, renferme pourtant l'indication des principaux auxiliaires. A propos des « Eglises du désert, » nous avons remarqué l'omission du grand ouvrage en deux volumes de M. Edm. Hugues sur Antoine Court et la restauration du protestantisme en France au XVIIIe siècle. L'éditeur a également joint çà et là au texte des notes, dont les plus importantes concernent, l'une (p. 55) le rétablissement du culte évangélique dans le Tessin d'où les protestants avaient dû émigrer en 1555, l'autre (p. 268) le méthodisme actuel dans ses rapports avec les Eglises nationales, spécialement dans la Suisse allemande.

Il est difficile que dans un ouvrage où abondent les dates et les noms propres, dont un assez grand nombre en langue étrangère, il ne se glisse pas quelques erreurs. La bataille de Coutras n'a pas été livrée en 1586 (p. 87), mais en 1587 ; le pasteur qui, avec Duplessis-Mornay, amena Henri de Navarre à reconnaître publiquement, avant la bataille, une faute où il était tombé quelque temps auparavant, ne s'appelait pas *Chaudie*, mais *de Chandieu ;* et le château où fut tué Henri de Guise n'est pas celui de *Blods*, mais de *Blois*.

Disons enfin que chacun lira avec intérêt l'esquisse biographique de Trechsel placée en tête du volume. On regrettera d'apprendre que des raisons politiques ont fait exclure de la carrière académique un homme de cette valeur, et que ses nombreuses occupations pastorales ne lui ont pas laissé le temps de mener à bonne fin cette histoire complète de l'église de Berne qu'il avait le dessein d'écrire et qu'il était plus capable que personne de nous donner.

V. R.

E. DE PRESSENSÉ. — L'ANCIEN MONDE ET LE CHRISTIANISME[1].

Il y a environ 30 ans, M. de Pressensé imprima le premier volume de son *Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne*. Il publie aujourd'hui la troisième édition de cet important ouvrage; tout annonce qu'il sera considérablement augmenté et même transformé. Ce qui n'était d'abord qu'une simple introduction forme aujourd'hui un fort volume. Sous le titre, l'*Ancien monde et le christianisme*, l'auteur donne une histoire de la préparation au christianisme dans le sein du paganisme. Voici ce qu'il entend par cette préparation : « Il ne s'agit pas pour elle (l'œuvre de préparation) de faire enfanter à l'humanité son Sauveur, ce dont elle est incapable, mais de la préparer à le recevoir, à s'unir à lui. Or le seul moyen de la préparer à recevoir ce don royal, c'est de le lui faire désirer, c'est donc à exciter, à enflammer ce désir d'un Rédempteur que tendra toute l'œuvre de préparation. Platon disait, avec profondeur, que le désir est le fils de la pauvreté. « Désirer, ajoutait-il, c'est » aimer ce qui n'est pas encore présent, ce qu'on ne possède pas, ce » qui n'est pas, ce dont on manque. » La première condition, pour que le désir se développe, est donc d'obtenir une pleine conscience de sa pauvreté présente. Plus cette pauvreté apparaît, plus il s'enflammera. Mais il faut encore entrevoir, pressentir l'objet même du désir, sinon il s'éteindrait ou tournerait en désespérance. C'est dans le développement de ce double sentiment que consistera l'œuvre de préparation. » (*Introd.* XXXI.)

M. de Pressensé est ainsi amené à présenter tout un tableau de la culture morale et religieuse de l'humanité antérieurement au chris-

[1] *L'Ancien monde et le christianisme*, par E. de Pressensé. XL et 669 pages. — Paris, librairie Fischbacher, 1887.

tianisme. L'Orient (la Chaldée et l'Assyrie, l'Egypte, l'Inde), le pa paganisme hellénique, le paganisme gréco-romain, sont tous mis à contribution pour fournir quelques éléments de cette préparation évangélique.

L'évolution de l'humanité païenne, avant le Christ, débutera par l'adoration de la nature. Ce naturisme marquera de son sceau toutes les religions du vieil Orient, sans jamais refouler tout à fait les éléments plus purs qui s'y mêleront. Sous l'action irrésistible de cette dialectique spontanée dont nous avons parlé, le naturisme, poussé à ses dernières conséquences, tendra à se détruire lui-même. En effet, à force de chercher Dieu dans la nature, qui ne le contient pas, tout en le manifestant, la pensée n'atteint que le vide et s'y perd. « La religion du néant sera le dernier mot du naturisme oriental dans le bouddhisme. En Grèce le naturisme s'élèvera peu à peu à l'humanisme qui fera prédominer l'idée morale dans la conception du divin, sans cependant s'affranchir jamais tout à fait du dualisme. Aussi l'humanisme grec, sous sa forme la plus parfaite, finira-t-il, après avoir épuisé la religion populaire, par lui porter le coup de mort, ne laissant après lui qu'un idéal moral très élevé quoique encore imparfait. Il contribuera ainsi à rendre plus intense et plus douloureuse l'aspiration vers une religion meilleure. Tout tendra à l'accroître dans les circonstances extérieures du monde à cette époque incomparable. Grâce à la conquête romaine, les barrières entre l'Orient et l'Occident seront abaissées. La génération contemporaine de l'apparition du Christ, sera jetée au milieu du conflit de tous les dieux et de toutes les doctrines du passé, et en reconnaissant l'avortement de cet immense labeur de vingt siècles, elle fera monter vers le ciel, par ses voix les plus nettes, une prière éplorée qui lui demandera de s'ouvrir pour lui donner enfin le vrai Dieu, si ardemment et si vainement cherché. Cet état d'esprit trouvera son plus beau symbole dans le mystérieux autel au Dieu inconnu que saint Paul vit se dresser à Athènes quand il y porta l'Evangile. » (XXXIX.)

Il va sans dire que M. de Pressensé n'aspire nullement à donner une explication purement naturelle du christianisme. Il ne voit pas en lui le produit de la rencontre de l'esprit grec et du judaïsme, à une époque de syncrétisme universel. Peut-être y aurait-il à distinguer ici entre l'Evangile primitif et le christianisme historique, ecclésiastique. Tel penseur, qui verrait dans l'Evangile un élément originel, nouveau, ne serait nullement disposé à conférer ce haut privilège au christanisme dogmatique, tel qu'il a commencé à se

formuler à Nicée. Est-il bien sûr que le christianisme dogmatique avec sa haute métaphysique ne soit pas un produit de la rencontre de l'Evangile avec la philosophie grecque? Il en résulterait alors que la mythologie métaphysique, devenue populaire, et avec laquelle nous avons tant de peine à rompre, appartiendrait encore plus au passé qu'à l'avenir? Si le contact avec l'hellénisme empêcha l'Evangile de finir comme une secte juive, le christianisme dogmatique ne risque-t-il pas aujourd'hui, alourdi par la philosophie grecque, de devenir une secte du passé, au sein d'une humanité qui s'en détache pour voguer à l'aventure? Le christianisme du passé, refroidi par la philosophie grecque, ne dit plus rien à nos philosophes, à nos hommes cultivés plus ou moins animés de l'esprit évangélique, tandis qu'aux yeux du public non lettré, il passe pour être l'Evangile simple et primitif.

Il nous souvient ici d'une page de Vinet, qui nous permettra de bien poser la question : « Constraste merveilleux, dit-il, le christianisme naquit là où, selon toutes les apparences, il ne devait pas naître, et où, selon toutes les apparences encore, il devait mourir en naissant. Mais la Grèce avait été préparée comme nourrice à cette enfance débile. La doctrine la plus humaine qui eût jamais été enseignée (et cela est naturel puisqu'elle était divine) rencontra, à son premier pas dans la vie, le peuple le plus humain, à prendre ce mot dans une seule, mais une des plus importantes de ses acceptions diverses. La civilisation, l'intelligence, la culture grecques, étaient humaines de deux manières : d'une manière négative, en ramenant tout, même la religion, aux formes et aux proportions de l'humanité, incarnation du divin, mais où le divin était absorbé ; puis, d'une autre manière, en cultivant les éléments humains de l'homme, ceux qui s'adaptent le mieux à sa position sur la terre, à l'intelligence et à l'exploitation des choses de la vie. L'humanité, dans ce sens restreint, ne fut jamais si parfaite qu'en Grèce; plus de ces éléments qui, dans l'Orient et dans le Nord, compliquaient l'existence morale et la rendaient moins propre à la vie. Tout est possible à Dieu : il peut changer, il l'a fait souvent, les obstacles en moyens; mais si nous admettons que Dieu préfère, en thèse générale, les moyens naturels, il n'est pas vraisemblable que, passant par-dessus la Grèce, il eût confié le frêle berceau du christianisme à quelque peuple de l'Orient ou du Nord. Il a dû (nous nous croyons autorisé à cette expression) choisir le peuple qui par sa civilisation et sa culture n'appartenait à aucune direction exclusive, était par là même à la portée de toutes;

qui, par l'équilibre de tous les éléments humains, touchait à tous les peuples; qui, sympathique à tous, hostile à aucun, pouvait être compris de tous; le peuple qui portait dans son sein l'Orient et l'Occident réunis; le peuple, en un mot, le plus doué d'universalisme. Un tel peuple devait être *bon conducteur* du christianisme, et puisqu'il faut que toute idée prenne la forme du vase où on l'a renfermée, un tel peuple pouvait, avec moins d'inconvénients qu'aucun autre, imprimer sa forme à une idée éternelle. »

Est il vrai qu'un peuple historique puisse jamais imprimer une forme définitive à une idée éternelle ? Nous en doutons en ce qui nous concerne. Aussi, autant l'alliance dans le passé de l'Evangile avec l'hellénisme a été favorable au christianisme, autant elle pourait dans l'avenir être funeste à la prospérité, au maintien de cette religion à laquelle la Grèce a servi de berceau. Si l'élément grec a donné des ailes à l'Evangile dans les premiers siècles, il impose aujourd'hui au christianisme un lest singulièrement lourd, qui lui enlève la liberté de ses mouvements. Si excellente qu'elle pût être, la civilisation grecque était après tout païenne, c'est-à-dire née en dehors de l'action vivifiante de l'Evangile. Aujourd'hui, nous avons une civilisation née du christianisme qui, dans ses aspirations du moins, dépasse de beaucoup la civilisation grecque. Et, chose étrange, c'est entre cette civilisation née du christianisme d'une part, et l'Evangile de l'autre, que nous sommes menacés de voir s'établir un divorce bruyant. Ce fait est incontestable. Il est de nature à troubler la foi des simples qui n'en sont plus aux espérances millénaires des judaïsants, rêvant d'un royaume de Dieu charnel dans le goût de celui des Pharisiens et des Mahométans. Il s'agirait de s'expliquer. Car enfin que deviendrait la supériorité de la religion de Jésus-Christ, si le monde chrétien finissait, ainsi qu'il menace de le faire, exactement comme l'Ancien Monde ? Pourrait-on parler encore de l'éternelle jeunesse de l'Evangile, religion universelle, définitive, répondant au besoin de toutes les époques du monde, et à tous les degrés de culture ? Et voilà que, dans le sein de notre civilisation chrétienne, on entend de toutes parts, et surtout de la bouche des hommes supérieurs, des cris de désespérance, à nous faire croire que, nous aussi, nous assistons à la fin d'un monde.

Encore une fois, comment ce fait incontestable s'explique-t-il ? A notre sens, l'Evangile absorbé, défiguré par le christianisme, sous l'action du facteur grec, a perdu sa flexibilité et son pouvoir d'expansion. Il se transmet bien encore comme un héritage du passé dans

nos pays chrétiens, mais, bien loin de faire des conquêtes, il perd plutôt du terrain. S'il se propage encore avec succès, c'est dans le sein de populations non chrétiennes, apparemment parce qu'il leur est encore supérieur. S'il n'a plus de prise dans nos pays chrétiens, qu'il a cependant enfantés, le fait ne serait-il pas imputable au christianisme beaucoup trop grec qui a laissé dans l'ombre l'Evangile auquel seul sont faites les promesses? Il est sans doute fort précieux, comme le dit Vinet, que le frêle berceau du christianisme (nous disons de l'Evangile) ait été confié à la civilisation grecque. Mais l'humanité a marché depuis lors, une civilisation avec d'autres besoins, d'autres horizons, une civilisation chrétienne a succédé au monde grec. Il ne faudrait pourtant pas que l'Evangile divorçât avec la civilisation chrétienne enfantée par lui, et cela par pur attachement irréfléchi, traditionnel, superstitieux, pour la simple forme du vase, dans lequel l'idée éternelle a été primitivement déposée.

C'est un peu une querelle anticipée que nous cherchons ici à M. de Pressensé. — Mais attendez, nous dirait-il, vous êtes par trop pressé; réservez vos observations pour le volume qui sera spécialement consacré au dogme. — C'est justement notre vif désir de n'avoir à faire aucune observation qui nous pousse à les risquer ici hors de leur place. Les questions ont beaucoup marché, non seulement depuis le jour où M. de Pressensé publia le premier volume de son histoire, mais même depuis l'heure où il a publié la *Vie de Jésus*. Il y a quelque trente ans, M. de Pressensé fut le plus populaire et le plus brillant parmi les initiateurs d'un mouvement théologique professant maintenir l'Evangile éternel, indépendamment de toutes les formes humaines qu'il a pu contracter dans la suite des âges. Il ne faudrait pas que ce mouvement finît par faire d'une façon quelconque, ne fût-ce que partiellement, l'apologie d'un passé *dogmatique* qui nous est devenu singulièrement étranger. C'est notre ardent désir de voir M. de Pressensé, toujours jeune, se maintenir à l'avant-garde, sans être en arrière, même d'une semelle, qui nous fait risquer ces observations anticipées, afin de n'avoir pas plus tard des critiques à présenter. Un fait demeure certain : l'Evangile et le christianisme sont tellement confondus, entrelacés, enchevêtrés, que non content de prendre l'un pour l'autre, on se scandalise de voir établir entre eux la moindre distinction, et c'est là une confusion qui doit se dissiper sans retour à l'œil expérimenté de tout critique, d'un historien attentif. Nous souhaitons bon succès à

M. de Pressensé lorsqu'il sera mis en demeure de fixer la notion du dogme et de son histoire. Puisse-t-il distinguer d'une main sûre l'élément permanent, éternel, de la forme humaine éminemment variable, passagère. Ce n'est qu'à cette condition que cette histoire, qui lui a coûté tant de temps et de peine, après avoir été le rêve de ses jeunes années pourra devenir le fruit mûr de son activité incessante. Ce n'est aussi qu'à cette condition que son œuvre pourra être à la hauteur des circonstances, et faire époque dans notre développement théologique. Nos réformateurs, — Calvin d'assez mauvaise grâce au début, — ont accepté les décisions des premiers conciles des mains de la tradition sans les reviser, comme il convenait, à la lumière du principe nouveau : la justification par la foi. Ils ont légué cette partie de l'œuvre réformatrice au dix-neuvième siècle, à des héritiers qui jusqu'à présent ne se sont pas montrés à la hauteur de leur tâche éminemment délicate. La période de gestation a duré des siècles ; tout nous crie que, sous peine d'avortement, l'heure est venue de couper le cordon ombilical qui tient l'Evangile étroitement accroché à la philosophie grecque. Il ne peut être question d'adopter les bases de la vieille dogmatique en radoucissant les angles, c'est-à-dire en empêchant les germes funestes d'atteindre ce degré de développement que la logique leur impose. Il s'agit de se transporter sur un terrain nouveau. Quelles notions, nous chrétiens du dix-neuvième siècle, avons-nous à nous faire de Dieu, de Jésus-Christ ? Nous devons résoudre la question en consultant notre conscience chrétienne éclairée par la Sainte Ecriture. Quant aux décisions des anciens conciles, nous devons les regarder de loin comme des garde-fous, indiquant la voie où il ne faut pas s'engager de peur d'aboutir aux abîmes. Voilà des siècles que l'on évolue autour de ces abîmes, inventant de nombreuses subtilités pour s'empêcher de glisser jusqu'au fond, bien que l'on ait déjà un pied dans le vide. Platon nous a donné une précieuse leçon religieuse dont il serait grand temps de faire son profit. Il n'est pas religieux par sa dialectique, — dont la conséquence logique est l'athéisme le plus radical, chaque idée devenant un être éternel indépendant de toute divinité, — ni par son idée de Dieu — il n'a pas la notion scientifique d'un Dieu personnel, — mais par le rapport étroit qu'il établit entre la science et la vie. Sa philosophie est une manière de vivre comme celle de son maître Socrate, et non une manière de penser distincte de la façon de vivre. L'idée même d'une distinction entre la théorie et la pratique est contraire au platonisme. Comme le dit fort bien

M. de Pressensé, « pas plus que Socrate, Platon ne sépare la doctrine de la pratique ; il veut, lui aussi, que la doctrine aboutisse à l'action. » Si tel est le langage d'un philosophe, à combien plus forte raison doit-il être celui d'un représentant de la religion, chose éminemment pratique. C'est en unissant étroitement la vie et la doctrine que Platon est religieux, qu'il prépare le christianisme qui est avant tout pratique, action, vie. Malheureusement ce n'est pas par ce côté-là de son esprit fondamental que le platonisme est entré en contact avec l'Evangile; sous l'action de la philosophie grecque, la religion de Jésus a cessé d'être un fait vivant, pratique, pour devenir un ensemble de formules très problématiques, tout un système destiné à donner satisfaction à l'intelligence. C'est de ce christianisme éminemment rationnel, orthodoxe, pour parler avec l'Eglise grecque, qu'il s'agit de revenir aujourd'hui pour redonner à l'Evangile son élan, son élasticité, et lui permettre de reconquérir la société chrétienne, qui risque de passer distraite à côté du christianisme intellectuel des conciles œcuméniques qui ne lui dit rien, pour reculer vers les plus tristes traditions du paganisme. Il importe plus que jamais de saisir toute la portée du mot de Vinet : « L'élément moral est le seul qui, transformant un fluide vague en un corps solide, puisse opérer, pour ainsi dire, la cristallisation du sentiment religieux. Toute religion où la conscience ne joue pas le rôle principal n'est qu'une poésie ou un philosophisme et ne tarde pas à se perdre dans un panthéisme ouvert ou désavoué. »

Mais cette longue digression ou plutôt cette anticipation sur les volumes subséquents, nous a fait perdre de vue le volume actuel sur lequel il y a encore un mot à dire en finissant. Au fait, M. de Pressensé n'aspire à rien moins qu'à nous donner une philosophie de toutes les religions. Bien des personnes qui se sont occupées de cette science nouvelle, l'histoire des religions, en sont à se demander si les faits sont déjà suffisamment constatés et contrôlés pour qu'on puisse songer à en faire la philosophie ? Puis, supposé que cette philosophie-là soit possible aujourd'hui, il resterait à examiner si M. de Pressensé a pris la question d'assez haut pour négliger les éléments accessoires, en s'en tenant exclusivement aux grands courants aboutissant au christianisme ?

Quant à nous, nous nous déclarons incompétent pour contrôler ce travail. Aussi bien ne peut-on rencontrer juste du premier coup. M. de Pressensé n'en aura pas moins le grand mérite d'avoir donné l'exemple, d'avoir ouvert la voie. Se fût-il trompé dans l'ensemble

ou dans les détails, il aura tenté... peut-être l'impossible, du moins à l'heure actuelle, mais *in magnis, voluisse sat est.*

Cela bien entendu, il reste vrai que la question préalable demeure de beaucoup la plus importante de toutes ; il s'agirait de déterminer ce que peut bien avoir été cet Evangile primitif à la préparation, à l'avènement duquel toutes les religions du monde ont plus ou moins concouru. Il s'agirait de saisir cet Evangile vierge encore de tout contact avec la philosophie et la civilisation de la Grèce, avant qu'il fût devenu christianisme dogmatique et historique. Ici la question devient fort complexe; on ne saurait nous renvoyer purement et simplement au Nouveau Testament, car la théologie du Nouveau Testament nous offre plusieurs types divers, tous plus ou moins entachés de judaïsme. Or il faudrait saisir l'Evangile, alors qu'il s'échappait, dans sa pureté et sa fraîcheur primitives, de la bouche de celui qui l'a seul réalisé et dont les multitudes subjuguées disaient: *jamais homme n'a parlé comme cet homme !* Faute d'établir cette distinction capitale on risque de prendre pour une préparation à l'Evangile ce qui ne fut qu'un acheminement au christianisme dogmatique, intellectuel. Ce n'est qu'après avoir bien marqué ce qu'a été l'Evangile primitif qu'il est possible de distinguer ce qui a jailli de sa forme initiale, des éléments qu'il s'est assimilés par la suite, en devenant le christianisme ecclésiastique. Ce départ entre le christianisme et l'Evangile nous est inspiré par les circonstances du moment. Au fond, qu'est-ce qui a fait la fortune de l'Evangile dans le monde juif et dans le monde païen ? C'est en bonne partie la forme juive et la forme grecque sous lesquelles on l'a écrit et qui se trouvaient répondre aux degrés de culture et aux préoccupations du moment. Si l'Evangile est parvenu jusqu'à nous, il n'en est redevable qu'à sa vigueur, à sa force native et intrinsèque qui lui a permis plus tard d'agir, en dépit des formes exotiques dont on l'avait revêtu. Autant ces formes étaient précieuses, opportunes, à leur jour et à leur heure, autant elles risquent d'être un obstacle dans le moment présent. Bien loin de se présenter comme un vase d'albâtre laissant passer tous les rayons de la lumière intérieure à laquelle elles servent d'enveloppe, les formes sont devenues un vase grossier, trop souvent une lourde chape de plomb, empêchant toute liberté des mouvements : jamais notre génération ne sera gagnée, ni par l'idée d'un règne charnel de Jésus qui servit d'introduction à l'Evangile auprès de beaucoup de Juifs — et qui aujourd'hui est l'antipode de notre spiritualisme chrétien — ni par les

subtilités d'un métaphysique qui nous apparaît, à nous hommes du dix-neuvième siècle, téméraire, indiscrète, risquée ; bien qu'elle parût naturelle à ceux qui l'inventèrent. Et cependant tout comme les juifs et les grecs, les hommes du dix-neuvième siècle ont le droit de réclamer que l'Evangile corresponde à leurs besoins, à leur degré de civilisation et de culture, à leurs passions. Chrétiens, nous ne saurions nous accommoder que d'un christianisme occidental, d'accord avec notre philosophie chrétienne et non avec celle du paganisme. Et l'Evangile doit pouvoir répondre à cette exigence si naturelle, parce qu'avant d'être juif ou grec il est éminemment humain et divin, la religion définitive prétendant répondre aux besoins éternels, permanents des hommes de toutes les époques de l'histoire.

Evidemment nous ne saurions être compris en tout ceci que par les hommes ayant renoncé à l'idée populaire qui voit dans l'Evangile une révélation de doctrines, de prescriptions, d'ordonnances, extérieures, pour voir en lui avant tout, une vie, une force nouvelle, appelée à tout pénétrer, à faire lever la pâte jusqu'à la fin des siècles. Pour ces hommes-là, l'Evangile est une personne avant d'être une religion, une dogmatique. Au fait, y aurait-il d'autres éléments persistants, immuables, dans le christianisme que cette vie nouvelle divino-humaine, dont a vécu son fondateur et que chaque disciple est appelé à vivre à son tour, en faisant exactement les mêmes expériences que son Maître ?

L'Evangile ainsi compris est éminemment populaire : seul il permet aux âmes naturellement religieuses d'arriver à la satisfaction de leurs besoins, sans l'intermédiaire des prêtres, ni des docteurs. Quand réussira-t-on à faire comprendre aux âmes simples qu'il est un moyen d'aborder le bon Berger, le médecin de tous nos maux, en quelque sorte de plein pied, comme faisaient les contemporains, sans traverser un labyrinthe de mystères inextricables qui sont devenus comme les ouvrages avancés d'une forteresse rendue inaccessible ? Qui donc, négligeant les affluents divers, venus de droite et de gauche, aura le courage de remonter jusqu'à la source seule vivifiante parce qu'elle est limpide et pure ? Quelques jeunes prédicateurs éloquents, assez au courant de la théologie ancienne et de la théologie moderne pour être de force à les mettre en quarantaine quand ils s'adresseraient au peuple, feraient plus pour dissiper les malentendus qui nous paralysent que de gros volumes fort savants réglant les droits respectifs de la foi et de la science, du passé et du présent, de la conscience chrétienne et de l'Ecriture sainte. K. V. O.

Senft. — L'Eglise de l'Unité des Frères moraves[1].

La position de l'Eglise des Frères moraves au milieu des autres Eglises protestantes, tant nationales que dissidentes, est si particulière, et cette particularité l'expose à tant de malentendus et de préventions, même de la part de ses amis, qu'il est toujours de nouveau nécessaire de l'expliquer. Et la seule manière de l'expliquer c'est de raconter l'histoire de cette Eglise à partir de ses origines. Je dis de ses origines, au pluriel; puisque par ses racines elle plonge, d'une part, dans l'ancienne Eglise des Frères de Bohême; de l'autre, dans le piétisme allemand. Il était d'autant plus à propos que cette histoire fût mise à la portée de notre public français que, depuis une quinzaine d'années, il existe dans notre pays romand, non plus seulement des *troupeaux* de la *diaspora*, mais de véritables paroisses moraves. Du rang de simple « servante auprès de l'Eglise du pays », elle a été élevée, par le cours providentiel des événements, à celui de « sœur » cadette (p. 248).

L'auteur du volume que nous avons le plaisir d'annoncer, M. A. Senft, pasteur d'une de ces paroisses constituées dès 1873 sur le sol neuchâtelois, est depuis bien des années avantageusement connu dans la Suisse française. Il s'est acquitté de sa tâche d'historien de manière à gagner la confiance et la sympathie du lecteur. Rien ne ressemble moins à un panégyrique, combien moins à une réclame. Tout pénétré qu'il se montre des charismes particuliers de l'Eglise à laquelle il bénit Dieu de l'avoir joint dès sa naissance, il est à cent lieues de l'orgueil et de la propre justice sectaires. Il semble même parfois pousser l'humilité jusqu'à l'excès.

Peut-être la première partie de ces *Esquisses*, celle qui embrasse la période allant de la fondation de Herrnhut jusqu'à la mort du comte de Zinzendorf, n'offrira-t-elle rien de bien nouveau à ceux qui connaissent le beau livre de M. Félix Bovet. Ce qui est beaucoup moins connu, et ce qu'on lira avec un intérêt croissant, c'est l'histoire de la période de 1760 à 1888. Il y a là des pages dignes d'être relues et méditées. Nous signalerons en particulier le chapitre XVIII sur le *réveil de 1841*, et tout spécialement les conclusions tirées, à la page 220, de l'histoire de ce réveil. Quelle différence entre ce réveil, qui s'est produit sans « réveilleurs attitrés », et tant d'autres

[1] *Esquisses historiques.* — Neuchâtel, Delachaux et Niestlé ; Paris, P. Monnerat, 1888. — VI et 277 pages.

mouvements décorés de ce nom! Comme on saisit ici sur le vif la distance qui sépare le génie allemand de l'esprit anglo-américain! Et puis, que de réflexions suggère la lecture du chapitre consacré à l'influence de l'*Eglise de l'Unité dans les pays de langue française!* Comme, à vues humaines du moins, les choses auraient pris une autre tournure si certains de nos « réveilleurs » de 1819 et 1820 s'étaient inspirés un peu plus de l'esprit morave, représenté alors dans nos contrées par le frère Mérillat! (Voir pages 241 et suivantes.) Notre seul regret, c'est que ce chapitre ne soit pas plus détaillé. Il y aurait là matière à une monographie historique des plus intéressantes. Les sources ne doivent pas faire défaut. Ce serait grand dommage de ne pas en faire emploi. — A lire aussi les pages du chapitre final, relatives à la question d'une confession de foi obligatoire. Vous y apprendrez une fois de plus, et cela d'une bouche non suspecte, en quoi consiste la vraie orthodoxie, celle qui est le plus conforme à la « simplicité chrétienne ».

R.

REVUES

Revue philosophique de M. Th. Ribot

Décembre 1888.

E. G. Balbiani : Les théories modernes de la génération et de l'hérédité. — *A. Fouillée :* Philosophes français contemporains : M. Guyau (fin). — *P. Regnaud :* Le verbe : ses antécédents et ses correspondants logiques. — *P. Tannery :* Sur la notion du temps. — *Lechalas :* Sur l'agrandissement des astres à l'horizon. — Analyses et comptes rendus. — Périodiques.

Janvier 1889.

Paul Janet : Introduction à la science philosophique. IV : Rapports de la philosophie et de la théologie. — *F. Paulhan :* L'abstraction et les idées abstraites (1er article). — *Dunan :* Un nouveau cas de guérison d'aveugle-né. — *P. Tannery :* Travaux récents de philosophie mathématique et de psycho-physique. Revue générale. — Analyses, etc. — Périodiques étrangers. — Société de psychologie physiologique. *Burot :* De l'auto-suggestion en médecine légale.